

La situation de l'intellectuel français en 1964

Jean Cau

Volume 6, Number 3 (33), May–June 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cau, J. (1964). La situation de l'intellectuel français en 1964. *Liberté*, 6(3), 222–233.

JEAN CAU

La situation de l'intellectuel français en 1964

Lorsqu'il s'est agi de choisir un thème de conférence, j'ai été bien embarrassé, parce qu'en réalité je ne suis le spécialiste de rien. J'écris et c'est tout. J'écris des romans, j'écris des pièces de théâtre, j'écris des articles. En réalité, je ne suis spécialiste que d'une chose qui s'appelle l'écriture. Si j'étais philosophe, je vous parlerais de philosophie; dramaturge, je vous parlerais de théâtre; poète, de poésie; journaliste de journalisme, etc. Mais il se trouve que j'ai la disgrâce ou la chance d'être un polyvalent.

Aussi bien je ne vais vous parler d'aucune spécialité et j'ai choisi un thème large et ouvert. Je vais vous parler de la situation de l'intellectuel français en 1964, et de cette secte, de cette race qui s'appelle l'intelligentsia française.

Mais qu'est-ce que l'intelligentsia? C'est extrêmement compliqué parce que cela veut tout dire et parce que cela ne veut rien dire. Ce qui m'apparaît tout d'abord c'est que le terme englobe une signification politique puisque, en gros, nous avons l'intelligentsia de gauche et l'intelligentsia de droite. En bref, l'intellectuel français est un homme qui a la prétention de vivre l'histoire et d'y jouer un rôle. Ici ou là, c'est-à-dire à droite ou à gauche, il se considère comme le témoin, le porte-parole et — dans l'adhésion ou le refus, dans la critique ou la louange — comme le medium d'une époque.

Comment cela a-t-il pu arriver? Eh! bien, je crois qu'il nous faut remonter loin, et même très loin en arrière, si nous voulons découvrir comment un intellectuel en est arrivé à avoir le sentiment de jouer un rôle et à éprouver la volonté, à ses risques et périls, de le jouer.

Pour ma part, je crois que cette aventure n'a véritablement commencé qu'au XVIII^e siècle. Je m'excuse, je viens vous parler de l'intellectuel français en 1964 et me voilà déjà au XVIII^e siècle. C'est que je suis bien obligé, pour vous parler des fils que nous sommes, de vous entretenir d'abord des pères. Il faut en somme que je me penche un peu sur les origines de la famille.

L'intellectuel, en effet, est une invention qui remonte au XVIII^e siècle. Avant cette date, la France a vécu son classicisme, c'est-à-dire son accord entre les formes de la vie civile, politique, religieuse et artistique. Le classicisme c'est cela: un équilibre, certes sourdement contesté peut-être, mais réalisé, mais qui est ou qui en tout cas se veut triomphant. Louis XIV règne, Racine écrit des pièces mais est aussi l'historiographe du roi, Boileau définit les règles d'un art stable, Bossuet gronde un peu mais c'est pour mieux soumettre le roi et le peuple à un ordre éternel, et si LaBruyère critique, c'est de l'intérieur, oui, c'est de la critique éthique, c'est pour que se perpétue et s'améliore le système, ce n'est pas pour le détruire.

Avec le siècle dit "des lumières", avec le XVIII^e siècle, nous assistons au contraire à l'explosion critique. L'édifice monarchique se désagrège, il tient debout mais il est comme un Goliath dont une foule de petits David découvrirait soudain les faiblesses.

L'écrivain cesse d'être un bel esprit qui versifie ou qui écrit de la magnifique prose; l'écrivain ne se croit plus uniquement destiné à chanter ou à déplorer les passions des hommes, il se découvre soudain un rôle critique et destructeur. Il découvre la contestation, la lucidité, le terrible pouvoir de démolition que possèdent la parole et la chose écrite. Il découvre, en un mot, la révolte. Pour parler comme Marx, il ne s'agit plus seulement pour lui de comprendre le monde, mais de le changer. Il devient, en somme, un intellectuel.

Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Diderot ne sont pas seulement des écrivains. Descendus dans l'arène du monde, ils sont devenus des intellectuels. Avec une allégresse folle, ils frappent Goliath à tous les défauts de sa cuirasse, ils sont — si l'on veut — les ancêtres de nos intellectuels de gauche.

En 1789, Goliath s'écroule. Je ne dis pas, comme chante Gavroche dans *Les Misérables*, que "c'est uniquement de la faute à Voltaire et de la faute à Rousseau", mais il n'en reste pas moins que les "intellectuels" — et je mets intellectuels entre guillemets — du XVIIIe ont été la préconscience révolutionnaire et les porte-idées, comme on dit les porte-drapeau, de ceux qui allaient jeter bas l'édifice monarchique et couper le cou de ce brave Louis XVI qui s'est vraiment trouvé là, assis sur son trône, au bien mauvais moment.

De cette époque, de cette aventure historique, une race est née: celle des écrivains intellectuels, des intellectuels écrivains, celle en un mot des intellectuels tout court. Une race est née qui ne désapprendra plus ce qu'elle croit être sa force et son influence et qui, désormais, se croira, au nom de nouveaux idéaux, destinée à jouer un rôle et à assumer une mission. Contre les tyrannies, les contraintes étatiques, les injustices sociales, les atteintes au droit ou à la liberté, les intellectuels vont élever la voix, ils vont être les élus, en quelque sorte, destinés à souffrir les passions du siècle.

Désormais le monde ne pourra plus aller comme il lui plaira, l'histoire ne pourra plus se faire impunément, les intellectuels sont là qui se mêleront de tout et qui crieront très haut, comme l'enfant du conte d'Andersen "*que le roi est nu*", que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et qui dénonceront avec force ce que les puissants appellent l'Ordre.

Contre ces assauts, la bourgeoisie au pouvoir devra se défendre comme elle le pourra par le ricanement, le mépris, la censure, parfois par la prison. Et l'intellectuel mettra deux nouvelles plumes à son croupion, celle du "martyre" — je mets martyre entre guillemets — et celle de la malédiction. Incompris et maudit, l'intellectuel et son double, à savoir l'artiste, vont traverser le siècle en se drapant d'orgueil, en revendiquant la solitude et en assurant qu'il existe deux royaumes, celui des bourgeois et de la matière; celui des artistes et de l'esprit.

En vérité, à mon avis, le dix-neuvième siècle va donner de très mauvaises habitudes aux postérités d'artistes et d'intellec-

tuels qui vont faire du martyre et de la malédiction une attitude et un ornement. Ce qui, chez les pères, était une condition qui leur était faite va devenir, chez les fils, une condition revendiquée. L'artiste va se vouloir, à tout prix, maudit, l'intellectuel va se vouloir à tout prix prophète.

Certes, il subsistera toujours des intellectuels et des artistes partisans de l'ordre, comme on dit, mais de plus en plus l'intelligentsia ne se souffrira plus qu'affublée d'une couronne d'épines et montrée du doigt par les affreux bourgeois. Quant aux intellectuels et artistes partisans de l'ordre, les martyrs et maudits n'éprouveront à leur égard que dégoût et sarcasme et les qualifieront de traîtres, de vendus ou de pantins.

Accusés de collaborer avec la classe bourgeoise, d'en adorer les fétiches et de soupirer après les honneurs qu'elle distribue, les malheureux allaient développer un curieux complexe d'infériorité et de culpabilité qui, traduit en un sentiment de revanche, ne manquera pas de leur faire proférer maintes sottises. C'est ainsi que martyre et malédiction ne valurent que ce que valut l'épaisseur des sentiments esthétiques et moraux de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle.

Déjà, après la guerre de 14-18, la bourgeoisie avait fait ses classes, son apprentissage. Au lieu de résister par la force aux révolutionnaires permanents qu'étaient les artistes et les intellectuels, elle décida de les circonvenir et de les désarmer en applaudissant à leurs ébats. Martyrs et maudits flairèrent le piège et, avec le surréalisme, nous assistâmes à l'un des spectacles les plus amusants du monde qui consistait à vouloir être maudit à tout prix.

Comment? Eh! bien par le scandale.

Benjamin Perret criait: "Croa, croa", sur le passage des prêtres, Aragon accablait d'injures l'armée française et jurait qu'il ferait la prochaine guerre sous le casque à pointe, Breton invitait les poètes à descendre dans la rue et à tuer tout le monde.

Hélas! la bourgeoisie avait compris; elle n'avait affaire qu'à des gamins un tout petit peu plus facétieux qu'à l'habitude, et

un tout petit peu plus révoltés qu'il n'est décent. Elle applaudissait aux bons tours des terroristes et les duchesses et les milliardaires ouvraient toutes grandes les portes de leurs salons aux porteurs de bombes. Finalement, le surréalisme finissait par une entreprise de scandale pour le scandale, et était digéré par l'estomac d'autruche de la société ambiante, sans que celle-ci en fût le moins du monde incommodée.

De ce moment, l'intelligentsia va être prise, à mesure que la bourgeoisie de culture ne répond plus à ses coups, d'une véritable folie de provocation. L'invention va se vouloir scandale, l'art va se vouloir excès, la parole va se vouloir blasphème. Mais c'est peine perdue, rien n'y fait. Et bientôt, un brin consternés, les artistes et les intellectuels s'aperçoivent d'un coup qu'ils prêchent dans le désert et s'agitent sur la piste d'un cirque dont ils sont devenus les attractions.

Je reviens en arrière pour parler du prophétisme. Je disais donc que les intellectuels s'étaient volontiers habitués à jouer les pythies et les prophètes des temps futurs. Ennemis de l'ordre ils soupiraient après de grands bouleversements; ceux-ci — ces bouleversements — au nom de grands idéaux, aussi merveilleux que vagues: réconcilier l'homme avec l'homme, la société avec l'individu et l'art avec lui-même et avec l'ensemble de la communauté des hommes.

Mais cette assumption tardait à venir bien qu'elle fût sans cesse prophétisée au nom de ce fameux progrès, notion qui n'est pas l'un des héritages les moins équivoques que nous ait légué l'optimisme du XVIIIe siècle et cette fidèle et assez imbécile confiance que l'on se mit à avoir en l'homme lorsque, au nom de la raison, Dieu fut descendu sur terre pour y être souvent immolé.

Pour beaucoup d'intellectuels, cette assumption se réalisa enfin avec la révolution soviétique de 1917. Enfin, la bourgeoisie et ses mythes avaient définitivement mordu la poussière et "cette grande lueur à l'est", comme disait Jules Romains, éclairait enfin les cadavres de l'aliénation et la résurrection de toutes les libertés qui, désormais, ne devaient plus s'appeler des audaces ou des défis.

Du coup, sans plus vérifier, sans trop aller y voir, nombre d'intellectuels soit s'engagèrent sous la bannière rouge, soit la contemplèrent en espérant y lire leurs espérances. Alors nous assistâmes à ce phénomène rare et qui devait se révéler lourd d'étranges et terribles conséquences. En effet, jusqu'alors l'intellectuel et l'artiste s'étaient voulus terroristes au nom de l'avenir. Or, la révolution soviétique leur déclara tout de go que cet avenir était enfin ouvert, que les verrous avaient sauté et qu'il ne s'agissait plus de plaisanter maintenant mais d'aider à construire le socialisme. Idéologie totale, le communisme exigea des clercs qui l'avaient adopté de cesser de jouer les gamins en liberté et de devenir des militants disciplinés, obéissants et — et ce fut là le plus rude coup qui put être infligé à la pensée libre — de sacrifier les moyens à la fin; autrement dit d'aquiescer à tout non pas après un libre choix, mais au nom d'une ligne qu'ils n'avaient pas à définir et d'options politiques qu'ils n'avaient pas à discuter. Et voilà les intellectuels coïncés. S'ils disent non, ils seront accusés d'être d'éternels irresponsables et d'incorrigibles têtes légères; s'ils disent oui, ils se dédoublent. C'est-à-dire qu'on leur donnera le droit d'éreinter, de couvrir d'injures la société capitaliste dans laquelle ils vivent, mais qu'on leur refusera cet autre droit: celui d'être lucides sur la société socialiste, d'en contester, à l'occasion, tel ou tel aspect.

Ainsi, dès avant la deuxième guerre mondiale, nombre d'intellectuels de gauche, c'est-à-dire l'élite de l'intelligentsia, se transformèrent en terroristes terrorisés.

Ensuite, une nouvelle guerre et l'occupation; les intellectuels de droite, qui avaient été les maudits de l'avant-guerre, prirent leur revanche, et les intellectuels de gauche retournèrent à leur martyre et à leur malédiction. Ceci jusqu'à la fin de la guerre qui leur donna une éclatante revanche, une revanche lourde de périls et, une fois de plus, de désastres.

Après le Front populaire des années 36 et 38, la guerre et l'occupation, l'intelligentsia française se rue à tombeau ouvert dans la politisation et dans le prophétisme. Il faut dire que l'époque voulait ça et que la guerre froide qui bientôt ferait tomber ses rideaux de fer sur le monde exaspéra, à l'est comme

à l'ouest, les passions politiques et nous fit vivre sous le signe affreux du manichéisme le plus catégorique.

Une notion fut inventée à l'époque: celle d'intellectuel engagé, celle d'artiste engagé. Engagé dans quoi? dans quel combat? dans quelle armée? engagé pour quoi? demandèrent quelques timides et quelques curieux. On leur fit savoir, avec brutalité, qu'ils en demandaient trop. Quand on consentait à leur répondre, c'était pour leur asséner sur le crâne qu'ils devaient s'engager dans l'obscur lutte que les forces du bien livraient aux forces du mal, étant entendu que le mal et le bien étaient définis dans les bureaux politiques, et décalqués sur des options politiques. Ce fut une effrayante période. La terreur s'était installée dans les lettres et les arts, appuyée par le formidable appareil de propagande que possédait alors le parti communiste. Les intellectuels staliniens — pour ne pas les nommer — et Aragon en tête, — pour ne pas le nommer non plus — distribuaient condamnations et *satisfecit* selon les dogmes de l'église stalinienne. Et tout intellectuel et tout artiste qui n'était pas au moins sympathisant était accusé — et je dis *accusé* — d'être un vendu, un traître, un fauteur de guerre, une vipère lubrique, un crapaud pustuleux, une hyène dactylographe, ainsi que, depuis Moscou, le proclamait Jdanov, en propres termes.

Bien sûr toute l'intelligentsia française ne bascula pas dans la peur, l'intimidation ou le gâtisme et tous les membres ne plièrent pas l'échine, ne répondirent pas *amen* sous les oukases d'Aragon et des roquets que les staliniens, selon leur agrément, tenaient en laisse ou lâchaient sur leurs adversaires. Il n'en est pas moins vrai que jusqu'à la mort de Staline, l'intelligentsia française fut pétrifiée par le stalinisme et, même lorsqu'elle n'y adhérait pas, elle passait son temps à se défendre, à s'excuser, ou en tout cas à se définir par rapport à lui.

Quand Joseph Staline mourut, Khrouchtchev mangea le morceau. Que devint alors notre intelligentsia désemparée? C'est tout simple: elle essaya, contre vents et marées, de récupérer en Afrique, en Asie, en Algérie, à Cuba et demain en Angola, ou je ne sais où, ses illusions perdues et ses nostalgies de pan-révolutionnarisme.

Or, pour moi, je crois qu'avec Staline s'est achevé le règne exaltant et effrayant des grandes idéologies, comme s'est achevé, tenez, celui des grands systèmes philosophiques. Notre temps, du moins celui vers lequel nous allons — et dans lequel déjà, par plans, nous sommes, — est en train d'opérer une gigantesque liquidation des idéologies et des mythes politiques du XIXe siècle. Marx, Lénine et Staline sont morts et bien morts. Krouchtchev, j'en jurerais, est le premier à le savoir.

Tout au long du règne du terrible Joseph, certains d'entre nous, et souvent les meilleurs, voulurent à toute force se raccrocher à cette généreuse utopie: "demain les lendemains allaient chanter pour tous les hommes, demain, toute la terre serait semblable au paradis socialiste; demain, les peuples seraient rasés gratis." Un monde nouveau naissait, disait-on, dans les étables marxistes et les peuples entreprendraient, fatalement, la marche à l'étoile rouge qui déjà brillait au-dessus de la Russie délivrée.

Que le paradis socialiste fût plus bouché qu'une prison, que personne ne pût y mettre les pieds pour aller voir ou, comme saint Thomas, pour y toucher, que de sombres échos nous en parvinssent, ne gênait nullement ici les dépositaires de la foi. Ils vivaient dans une sorte d'univers fabuleux et truqué que d'autres, pour avoir intellectuellement et moralement failli y périr, ont mieux décrit que je ne saurais le faire.

Bref, — la phase de construction du socialisme dépassée — nous étions déjà entrés dans l'ère communiste. Jusqu'au jour où Staline, à la veille dit-on — dit Krouchtchev — de s'abandonner à quelque nouvelle et sanglante folie, mourut. Nous apprîmes alors que le paradis avait été pendant des décades un enfer de terreur et que tout n'allait pas pour le mieux dans la meilleure des unions soviétiques possible. Quant à la satisfaction qu'avaient éprouvée certains peuples à vivre à la mode stalinienne, elle nous fut démontrée par certains événements de Varsovie, de Budapest, de Poznam et de Berlin, et continue de l'être par les révélations éberluantes que Nikita nous prodigue avec une courageuse générosité.

Nous avons donc dû, clercs ou laïques de la foi, nous faire une raison. Le grand dieu rouge était mort et son dévôt (l'homme communiste) et son chancre (l'intellectuel communiste) n'était, en vérité, que le moine stalinien, l'inquisiteur borné, le bureaucrate déshumanisé, la créature glacée de l'appareil policier secrétant le mensonge, l'imposture et la terreur. Aujourd'hui, les faits sont en train de dissiper les brumes de ce gigantesque rêve-cauchemar, mais certains, qui trop rêverent ou trop dormirent, refusent l'impitoyable lumière du jour et les réalités trop humaines qu'elle éclaire.

Jusqu'à la mort de Staline, nous avions notre manière de diviser le monde: à l'est, l'ordre, celui de la justice, de la prospérité en marche, du progrès sous toutes ses formes et de la liberté vraie; à l'ouest, le désordre et le contraire des fécondités, des avenir et des justices socialistes.

Il ne fut pas si facile, croyez-moi, ici, quasi du jour au lendemain, de s'habituer à désacraliser l'URSS et de récupérer vis-à-vis de ces textes sacrés sa liberté de critique et de jugement. Il ne fut pas si facile de libérer nos propos des craintes et des respects religieux qui résonaient en eux dès que nous parlions de l'URSS.

Pourquoi, me direz-vous, suis-je en train de mêler le stalinisme à l'affaire? Pour cette raison qu'en ce qui me concerne je me suis juré de ne plus taire la vérité fut-ce au prix de blessures infligées à *l'idée*, et que la leçon naguère reçue m'a été profitable, et que je me suis juré de ne point laisser ce qui fut une juste cause au départ, m'inoculer les parasites intellectuels du respect et de la terreur mêlés, à l'arrivée.

Mais la désillusion fut d'une brutalité inouïe. Les prophètes avaient mordu la poussière et ne se relevaient pas. Quant aux martyrs et aux maudits, ils se mirent encore une fois à jouer un étonnant double jeu et à entrer dans un système absolument contradictoire. Ils inventèrent une attitude subtile qui consistait à désengager leurs écrits ou leur production artistique (et ce fut l'ère — et c'est encore — l'ère aberrante du nouveau roman), et à engager leurs actes. De la même plume, ils signaient

à tour de bras les manifestes et les protestations contre ceci ou cela et en même temps ils écrivaient la prose la plus futile, la plus obscure et la plus désengagée qui fut jamais.

L'histoire leur coulait entre les doigts. Bien. Ils allaient boudier, ils ne comprendraient plus le monde, ils ne le changeraient pas, ils le décriraient. Mais décriraient-ils l'homme? Non. L'homme leur avait joué de trop mauvais tours, ils décriraient des objets.

Inutile de dire que cette tentative d'assassiner la littérature ou, à travers l'art abstrait et ses excès, la peinture, laissa tout le monde froid. Personne ne s'émut. Au plan artistique, les nouveaux "hobby" passèrent comme lettres à la poste puisqu'il est bien entendu aujourd'hui que les avant-gardes sont des avant-gardes de rien et que la marche vers la lumière se désordonne en convulsions et en contorsions. Au plan politique, l'intelligentsia tomba sur un os en la personne du général de Gaulle, lequel, se souvenant de Platon estima que ces agitations étaient aussi importantes pour l'Etat qu'une partie de quilles. En bref, impossible d'être prophète, impossible d'être maudit et, mieux même, impossible d'être un martyr. Drôle d'aventure pour l'intelligentsia!

Or, qu'est devenu, en France, aujourd'hui, en 1964, un intellectuel et son double éternel, un artiste? Je dis: c'est un individu désemparé. Car les mythes sur lesquels il fondait ses attitudes, ses espérances, ses révoltes et se défis se sont évanouis. Maudit, il ne l'est plus; martyr, personne ne cherche à l'embastiller et personne, sauf quelques paranoïaques hystériques, ne songerait à dire que le général de Gaulle est l'équivalent d'Adolph Hitler et que l'art et la pensée sont aujourd'hui serves en France. Prophète? personne ne le croit plus tant il a vaticiné à tort et à travers. Alors, que devient-il? Eh! bien, tout simplement, il est devenu un précieux. Notre cinéma, notre littérature, nos peintures, notre théâtre s'enlisent dans le baroque et la préciosité; un baroque qui croit se sauver par l'obscurité, une préciosité qui, pour échapper au ridicule, devient ténébreuse alors que ces ténèbres ne font qu'aggraver son ridicule en le rendant plus prétentieux.

Il faudrait ajouter à ces considérations l'examen d'un autre phénomène dont la présence et les conséquences ne manquent pas d'égarer les intellectuels et les artistes, c'est la naissance de la culture de masses. C'est à travers les moyens de communication, la diffusion — au petit bonheur, d'ailleurs, — de la culture.

La culture, nous étions habitués à la considérer comme le privilège de quelques-uns, comme un luxe esthétique et même éthique que pouvaient s'offrir ceux que Stendhal appelait les "happy few". La culture était un moyen et un noyau — comme on dirait en sciences atomiques — qui émettait des radiations dont les effets s'affaiblissaient à mesure qu'elles atteignaient des couches sociales de plus en plus larges. L'écrivain, l'artiste, même lorsqu'il faisait mine de le déplorer, non seulement se satisfaisait de cette situation — il était le mage hugolien, le maudit de Vigny, le voyant rimbaldien — mais encore il s'y était plaisamment installé car il pouvait, d'une part, célébrer cette solitude radioactive (*"le poète était pareil au prince des nuées, ses ailes de géant l'empêchaient de marcher,"* disait Beaudelaire) et d'une part, il pouvait avoir le sentiment d'être à la fois élu par l'art hypostasié et damné par les hommes.

Élu et damné, il participait du ciel et de la terre. Mais avec l'éclatement du noyau, la culture s'est diffusée en poussière un peu partout. Se proclamer élu et damné est devenu impossible à l'ère du livre de poche, du microsillon et de *"Lectures pour tous"* à la télévision. Alors? suprême issue, nous avons vu naître le mandarinat. La culture (et je pense au nouveau roman, à l'art abstrait dérivant jusqu'à cette dernière grimace qu'est le pop-art, à la musique concrète) a ainsi reconstitué en tout petit ce que j'appelle le noyau radioactif de culture. Hélas, ce noyau n'irradie plus. L'uranium originel est devenu une boue que tout le monde manie à sa guise et dont personne ne s'effraye. L'honnête homme est devenu snob et l'intelligentsia s'est constituée en caste de mandarins.

D'activité d'Eglise, si j'ose dire, la culture est devenue un obscur bavardage de chapelles et ce n'est pas parce que ses membres signent des manifestes politiques ou proclament de temps en temps la raison des peuples sous-développés, qu'ils

reconstituent ces liens d'élection ou de malédiction qui les liaient au monde.

On me dira, car je vais conclure, que je ne suis guère optimiste. Non, je ne le suis pas. Pourquoi le serais-je? L'intellectuel n'a pas à être a priori optimiste ou pessimiste. Il doit uniquement essayer d'alterner les jugements et les compréhensions les plus lucides qui soient sur son époque. Hors des a priori politiques ou avant-gardistes, il doit — sans truquer sa voix — inventer la lucidité et la clarté.

S'il est un artiste et non pas le sombre et stérile théologien de religions esthétiques inexistantes, il doit mettre un peu de beauté au monde et, par beauté, bien entendu j'entends — avec Valéry — "ce qui désespère." Plus précisément ce qui nous désespère de n'être pas des dieux, mais ce qui nous aide, tant bien que mal, à être plus modestement des hommes.

Jean CAU